

Sexe et pouvoir dans la psychanalyse contemporaine

Roland Chemama

Le thème de ce Congrès, en relation d'ailleurs avec le colloque de Florence, a un double avantage. D'une part il centre notre travail sur une des questions fondamentales que la psychanalyse a permis de traiter, celle du sexe, disons celle de la sexualité, déterminante dans la subjectivité. Mais d'autre part il la relie à la politique, dont les psychanalystes se sont mis à s'occuper davantage, au risque d'ailleurs de se diviser encore plus qu'ils ne le font ordinairement.

En réalité cela fait plusieurs décennies que le lien entre sexe et pouvoir, dont je vais m'occuper aujourd'hui, s'est retrouvé au centre du questionnement de la psychanalyse contemporaine. Mais cela s'est passé d'une façon paradoxale, que je dirai aujourd'hui indirecte.

Indirecte en quel sens ? Eh bien je dirai que les psychanalystes se sont divisés sur des questions relatives à la clinique, sur la caractérisation d'une mutation des discours sociaux qui, selon certains d'entre nous, pouvait avoir produit des changements non négligeables dans la clinique, et enfin sur la lecture psychanalytique que l'on pouvait faire de tels glissements de terrain.

Je vais essayer de présenter cela de façon ramassée, au risque de trop simplifier. Certains analystes ont fait état de pathologies qui ne se définissaient plus, comme les névroses freudiennes, à partir d'un excès de refoulement, mais à partir d'une volonté de jouir à tout prix, qui portait plutôt vers une sorte de perversion sociale généralisée. Cette pathologie

nouvelle se serait rattachée à une fragilité plus grande, dans les discours sociaux contemporains, de la position de tiers, qu'il s'agisse du déclin du nom-du-père ou de celui des formes traditionnelles de l'autorité. Enfin il est vrai que les analystes qui introduisaient ces thèmes ont pu sembler avoir un discours uniquement alarmiste : comme si ces mutations, en privilégiant la jouissance rendaient plus difficile l'humanisation de l'homme, ne serait-ce que la possibilité d'inscrire son désir dans un registre symbolique.

Par rapport aux psychanalystes qui formulaient de telles thèses d'autres ont rétorqué que le sujet contemporain ne jouissait pas plus que celui d'hier, et que la clinique, par ailleurs, ne changeait guère. Ils se sont surtout attachés à dire que les tenants de ces thèses se faisaient les suppôts du patriarcat, un patriarcat qui avait dominé trop longtemps, pour le plus grand malheur des femmes et des enfants. Pour eux le déclin de formes traditionnelles de l'autorité, et donc les mutations du rapport à l'autorité, non seulement n'avaient pas des effets désastreux, mais elles étaient indispensables pour l'émancipation que promettait la psychanalyse.

Je ne reprendrai pas aujourd'hui cette polémique. En revanche je trouve qu'elle a peut-être eu une grande valeur : elle a contraint les psychanalystes à prendre enfin au sérieux une thèse fondamentale que notre pratique devrait suffire à nous enseigner mais que pour faire vite je formulerai ici avec l'aphorisme lacanien : L'inconscient, c'est la politique.

Cette formule peut être lue, évidemment, de plusieurs façons différentes. Je lui donnerai pour ma part un sens radical : comment refuserions nous de voir que dans l'inconscient la question du pouvoir se trouve posée au moins autant que celle de la libido ? A moins qu'on préfère dire que c'est la même question, et que le jeune garçon qui se révolte contre son père ne le fait pas seulement parce que cette révolte

est nécessairement liée au désir qu'il a pour sa mère. Est-ce que cette révolte ne doit pas être abordée aussi de façon plus directe, comme une façon d'en découdre, bien au delà d'une logique œdipienne de concurrence, avec un père fantasmatiquement ou réellement violeur, terrifiant, despote ? N'est-ce pas ici que la référence à une position anti-patriarcale se révélerait la plus pertinente ?

Vous me direz peut-être qu'il s'agit là du père de la horde primitive et que celui-ci est d'abord celui qui monopolise toutes les femmes. Mais Gérard Pommier a souvent évoqué le fait que ce père fantasmatique peut facilement être perçu comme un violeur sodomite, auquel le garçon lui-même n'échappera pas. Vous me direz aussi qu'on ne quitte pas pour autant la sexualité. Mais du moins reconnaissez vous alors que celle-ci ne s'aborde pleinement que dans un registre de pouvoir.

Pendant longtemps, je dois le dire, j'ai un peu fui la pleine et entière reconnaissance de ce que m'apprenait ma pratique, qui présente sous mille formes différentes les démêlés du sujet avec l'autre comme agresseur, qu'il s'agisse de l'autre peuple ou des instances répressives de l'État. De même j'ai négligé de voir que les rapports de subordination occupaient une grande place dans la vie psychique. Tout cela je le réduisais à un effet collatéral du refoulement d'une pulsion de vie tournée vers le plaisir et d'abord le plaisir sexuel.

Il a bien fallu pourtant que j'accepte ce que ma pratique me faisait percevoir, et j'y ai été aidé, je dois dire, par deux séries de lectures, ou plutôt par une lecture et une relecture. Comme souvent des auteurs qui ne sont pas psychanalystes se montrent moins inhibés que nous pour réexaminer les thèses apparemment les mieux établies, celles que nous hésitons à discuter vraiment, et cela ne peut que nous aider.

La relecture, c'est celle de Foucault qui montre qu'il y a, dans un certain attachement de la psychanalyse à une théorie pansexuelle de la subjectivité, le choix opéré dans une période historique particulière, qui au delà de la psychanalyse a institué une obligation à dire le sexe. Je ne dis pas, en reprenant son approche, que nous devons renoncer à donner une valeur centrale à la pulsion sexuelle mais après tout nous pourrions prendre en compte aussi la pulsion de mort, sans doute plus active dans ce qui, de l'inconscient, renvoie aux jeux du pouvoir. Je dois dire qu'à sa parution j'avais un peu négligé le livre de Foucault sur *La volonté de savoir*, mais je crois qu'aujourd'hui, pour parler de la « politique du sexe », nous ne pouvons plus nous permettre de faire l'impasse sur ses thèses.

La lecture, plus récente, c'est celle du livre publié en 2018 par Bernard Lahire, *L'interprétation sociologique des rêves*. Évidemment Lahire est un sociologue. « Comment les expériences sociales des rêveurs, se demande-t-il, contribuent-elles à tramer leur imaginaire, même dans les moments où la conscience intentionnelle ne gouverne plus le flux des images ? ». Ce n'est pas exactement l'approche psychanalytique, mais Lahire conçoit en quelque sorte une cohabitation entre les deux méthodes. D'ailleurs pour lui Freud a fait œuvre de science. Simplement il ne se prive pas de lui faire des objections sur certains points particuliers.

Ce qui est intéressant c'est qu'il les fait toujours à partir de Freud lui-même. Ainsi, à propos de l'interprétation de tel rêve où Freud fait valoir la dimension sexuelle de signifiants comme « haut » et « bas », en disant que « en bas » renvoie aux organes génitaux et « en haut » à la bouche, au visage et aux seins, Lahire souligne qu'au dire de Freud lui-même le texte du rêve (ainsi que le contenu des associations) est

saturé de références sociales. Pourquoi y aurait-il nécessairement à les exclure du champ de l'interprétation ?

Ces questions, je les soumetts à ceux qui voudront bien en discuter, tout en sachant qu'elles heurtent sans doute un peu trop notre conception de la psychanalyse. Mais je voudrais aussi, dans leur prolongement, reprendre un point qui a fait controverse durant la dernière année.

Ce point c'est celui de l'engagement politique des psychanalystes en tant que psychanalystes. A la Fondation nous l'avons abordé à Paris lors d'une journée posant la question suivante : « Quel engagement politique public peut-il se faire au nom de la psychanalyse ? » Je trouve qu'il s'agissait là d'une question complexe, et nous aurions dû prévoir d'y consacrer plus de temps, par exemple en commençant depuis plus longtemps. A mon sens nous n'étions pas très avancés lorsque éclata la crise dite des gilets jaunes sur laquelle nous primes parfois, de façon plus ou moins marquée, des positions divergentes. Ce qui serait peut-être intéressant ce serait de reprendre, dans un après-coup, les présupposés de telle ou telle position.

L'une d'elle établissait, me semble-t-il, un lien étroit entre les effets émancipateurs de la cure et le désir d'en finir avec tout ce qui, dans le social, pouvait évoquer la domination, à commencer par l'état. C'est un choix, que je respecte. Je me demande cependant si en allant trop vite nous ne risquons pas de conforter des fantasmes qui eurent de moins en moins de prise sur la réalité, plutôt que d'apporter notre modeste contribution psychanalytique, qui devrait permettre, précisément, de dégager les coordonnées imaginaires, réelles, et symboliques d'une situation. Je parle un peu de tout cela dans un livre paru le 10 octobre, et qui s'intitule *Le refoulé politique de la psychanalyse*.